

Patricia Vassaux

Sabina Spielrein et la « *Ur*-psychanalyse » avec les enfants *

Cette jeune fille de 19 ans arrive initialement en Suisse pour des études de médecine, mais en août 1904, elle est hospitalisée à Zurich, à la clinique psychiatrique du Burghözli dirigée alors par Bleuler. Jung y est médecin-chef. Elle sort d'hospitalisation dix mois plus tard, en juin 1905. La poursuite de rendez-vous réguliers avec Jung le vendredi matin de 1905 à 1909 ¹ va conduire à ce qu'elle se retrouve au cœur de l'histoire de la psychanalyse en raison de leur supposée et brève relation intime.

Cependant, Sabina Spielrein a peut-être à être située à une autre place dans l'histoire de la psychanalyse, celle d'avoir été (avec Hermine Hug-Hellmuth) à l'origine de la psychanalyse avec les enfants. Pour cette raison, j'ai intitulé ce travail de cartel « La "*Ur*-psychanalyse" avec les enfants » (*Ur* = originaire, origine).

Sa thèse de psychiatrie à contenu psychanalytique sur la *Dementia praecox* (schizophrénie), qu'elle soutient en 1911, lui permet de devenir membre de la Société psychanalytique de Vienne en octobre de la même année. Elle reçoit des patients. Ses travaux concernant sa pratique de médecin et psychanalyste depuis 1911 sont peu connus, peu traduits en français et donc peu exploités. De cette trentaine de textes, on retient le plus souvent mais de façon réticente, voire sceptique, « La destruction comme

*  Intervention présentée à Paris, le 20 septembre 2025, lors de l'après-midi de cartel sur le thème « Les pionnières de la psychanalyse avec les enfants », en préparation des Journées nationales de l'EPFCL-France « L'aventure psychanalytique et sa logique » les 29 et 30 novembre 2025 à Paris.

Membres du cartel : Philippe Bardon, Brigitte Hatat, Nicole Rousseaux-Larralde (plus-un), Elisabeth Tezenas, Patricia Vassaux.

1.  *Sabina Spielrein, entre Freud et Jung*, Paris, Aubier Montaigne, 1981. Traduit par P. Rusch.

cause du devenir ² » (1912) où, à partir de sa propre expérience, elle met au jour l'idée de la pulsion de mort. Freud publiera « Au-delà du principe de plaisir ³ » en 1920, soit huit ans plus tard. Onze textes concernent la psychanalyse avec les enfants.

La découverte en 1977, à l'Institut Jean-Jacques-Rousseau à Genève, de fragments de ses journaux intimes et de correspondances avec Jung et Freud a suscité à la suite quelques publications sur sa biographie et ses travaux. En 2007, la ville de Berlin a dévoilé une plaque commémorative à l'adresse où vécut Sabina Spielrein, de 1912 à 1914, à l'initiative de quelques membres de la société allemande de psychologie analytique (courant jungien). Il est écrit qu'elle était « une penseuse indépendante, créative et clairvoyante ». Freud, le premier, dans une lettre à Jung du 21 mars 1912 – à distance donc de « l'affaire » Sabina Spielrein/C. G. Jung –, dira : « Elle est très intelligente ; tout ce qu'elle dit a du sens ⁴ [...]. » Les auteurs qui se sont penchés sur sa vie et ses travaux parlent aussi de son intelligence, de son esprit scientifique, de sa liberté.

Elle est allée dans une école Fröbel en Pologne jusqu'à ses 11 ans, école dans laquelle « le développement de l'être humain passe par la pratique des sciences », où les enfants expérimentent et explorent le monde qui les entoure. L'enseignant n'est pas l'unique détenteur du savoir et les enfants s'enseignent mutuellement.

À lire ses lettres « théorico-cliniques » à Jung à partir de 1917, on perçoit qu'elle aime débattre : elle questionne sans relâche Jung, dont elle attend des réponses à ses questions théoriques. Elle cherche à éclaircir et différencier les avancées de Freud, Adler, Jung ; elle prend position. Sa critique n'est pas seulement le reflet de son éducation Fröbel ; elle paraît affranchie de l'Autre et elle trace son chemin.

Comment se fait-il que le courant psychanalytique soit passé à côté de cette femme qui, parmi les premières, voire la première, a fait une analyse et est devenue psychanalyste, avec un intérêt certain pour la psychose, les nourrissons, les enfants et le langage ⁵ ?

2. ↑ S. Spielrein, « La destruction comme cause du devenir », (1912), dans *Sabina Spielrein, entre Freud et Jung*, op. cit., p. 213-262.

3. ↑ S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, n° 44, 1981, p. 103.

4. ↑ S. Freud et C. G. Jung, *Correspondance*, t. II, 1910-1914, Paris, Gallimard, 1975, p. 262.

5. ↑ Seule Hermine Hug-Hellmuth a cité le travail de Spielrein sur le langage : H. Hug-Hellmuth, *Aus dem Seelenleben des Kindes*, Franz Deuticke, 1921, p. 34. Chapitre qui s'appelle « Die Anfänge der Sprache » (Les débuts de la langue).

Quel est son rapport à la langue ? Elle baigne dans plusieurs langues depuis petite. Elle en maîtrise sept : russe, allemand, anglais, français, grec, latin et yiddish. Certains de ses articles sont aussi écrits en français, mais la plupart le sont en allemand. C'est son père, parlant lui-même six langues, qui a imposé à ses quatre enfants l'apprentissage des langues selon une méthode bien à lui : il s'adresse à Sabina et à un de ses frères en français tandis qu'il s'adresse à ses deux autres fils en anglais. Il exige que les quatre enfants parlent allemand entre eux.

Son analyse avec Jung, qui, lui, n'a pas fait d'analyse, se déroule en allemand. Il pratique vraisemblablement avec elle la libre association freudienne pour la première fois et il utilise aussi la méthode des associations par mot inducteur. Elle abandonnera le russe au profit de l'allemand à l'issue de son analyse en 1906. Sa passion pour la culture germanique est aussi ce qui la perdra en 1942 en Russie, puisqu'elle ne voudra pas croire à l'invasion allemande, peuple de Goethe et de Schiller, à un moment où elle aurait encore pu s'enfuir avec ses deux filles.

Pour l'heure, c'est donc aussi en allemand qu'elle va écouter sa première patiente, une femme schizophrène hospitalisée, tout comme elle quelques années auparavant, au Burghözli. Elle suivait Bleuler dans sa visite des malades et sa thèse de médecine publiée en 1911 rend compte de son écoute singulière de l'inconscient à ciel ouvert de cette patiente. En position d'analyste pour la première fois, elle s'oriente du verbe, de ce qui cloche dans le discours. Elle prête l'oreille quand la patiente dit avoir été « catholicisée » par l'hôpital psychiatrique. Elle entend aussi les glissements de sens : « sixtine » (*sixtinisch*) et « sexuel » (*sexuel*). Ou encore la métonymie qui court dans le délire : « *Laokunst* » (art du Laos) – « Laocoon » (fils de Priam et d'Hécube, celui qui comprend le peuple), puis « le Docteur Laokoon », puis « le *Novozoon* » (dans le délire de la patiente, substance issue des morts mais tirée d'un homme sain pour produire un nouveau sexe) ⁶.

Durant ses années à Genève, avant de rentrer en Russie en 1923, Sabina Spielrein mène quelques analyses (Piaget, Claparède), écrit, publie, donne des conférences. Elle redonne vie au « groupe psychanalytique » de Genève et se rapproche de Charles Bally, linguiste, tout en poursuivant sa recherche sur la pensée de l'enfant.

6.  S. Spielrein, « Über den psychologischen Inhalt eines Falles von Schizophrenie (Dementia Praecox) », *Jahrbuch für psychoanalytische und psychopathologische Forschungen*, 3, p. 329-400. S. Spielrein, « Sur le contenu psychologique d'un cas de schizophrénie (Dementia praecox) », (1911), *L'Évolution psychiatrique*, n° 60, janvier-mars 1995. Traduit par G. Bortzmeyer et M. Wagué.

Son article de 1912, « Contribution à la connaissance de l'âme infantile ⁷ », est un texte important, car, à travers trois cas dont le sien, on assiste au passage de Spielrein l'analysante à Spielrein l'analyste, avec deux enfants : Otto, 13 ans, et Valli, 4 ans et demi. On repère sa position éthique : une écoute analytique des signifiants de l'enfant, être parlant et analysant à part entière, pour elle.

Ce qu'elle extrait de sa propre cure ⁸, c'est par exemple son refus de savoir qu'elle subordonne au signifiant *rein* (pureté, innocence) logé au cœur de son patronyme. Durant son enfance, elle forme un néologisme : la force de *Parte*, pour désigner cette force surnaturelle, fruit de sa riche imagination, qui peut « [l]'emporter, [l]'enlever ». Elle explique avoir formé ce mot *Parter* à partir de l'amalgame des verbes français « partir » et « porter » et elle lui donne le sens de voler, s'envoler. Ou encore, elle se questionne sur son illusion, petite, d'avoir vu deux chats noirs assis sur une commode, déclenchant chez elle une importante angoisse. Elle explique que pour un non-analyste, ce serait clair d'y voir une réaction à une menace du père proférée peu de temps avant. Mais pour un psychanalyste, au contraire, dit-elle, « c'est ici que commencent les questions ⁹ », et elle déplie à la suite les fantasmes, mis au jour dans son analyse, qui l'ont préoccupée quand elle était enfant.

Je laisse de côté le deuxième cas, Otto, 13 ans (non traduit en français). Je vais plutôt évoquer le troisième cas, Valli, 4 ans et demi ¹⁰ (non traduit en français).

Sabina Spielrein ne s'embarrasse pas avec l'anamnèse. Je ne pense pas que ce soit seulement une question de confidentialité à l'égard de la famille de l'enfant, mais que c'est plutôt dû à son style, avec des instantanés de la cure. On ne sait pas grand-chose du cadre qu'elle propose, où la mère est parfois présente et assiste aux échanges entre Sabina Spielrein et son fils Valli.

Cette vignette clinique débute par une première question posée à Valli : « D'où viens-tu ? » Il répond qu'il vient « du sang de maman ». Les questions suivantes visent à soutenir l'énonciation, le dire de Valli. Elle n'écoute pas l'enfant avec la demande de l'Autre (Freud) comme dans le cas

7. [↑] S. Spielrein, « Analyse de jeune fille. Contribution à la connaissance de l'âme infantile », (1912), dans *Sabina Spielrein, entre Freud et Jung, op. cit.*, p. 109-115. Seule la partie sur sa propre cure (« Analyse de jeune fille ») est traduite en français et figure dans cet ouvrage.

8. [↑] *Ibid.*

9. [↑] *Ibid.*, p. 110.

10. [↑] S. Spielrein, « Beiträge zur Kenntnis der kindlichen Seele », *Sämtliche Schriften*, Kore Verlag, 1987, p. 151-158 pour Otto ; p. 158-162 pour Valli. Ces articles ne sont pas traduits en français. Citations traduites dans le texte par Patricia Vassaux.

du père du petit Hans. Elle est en place d'analyste et l'échange avec l'enfant semble très vivant et très sérieux pour eux deux.

C'est un travail autour du fantasme de naissance et de mort. Les associations du petit tournent autour de la Belle au bois dormant, Blanche-Neige et les petites graines qu'on plante. Elle dit « éviter les questions suggestives », aussi, elle n'aborde pas le rôle du père mais demande « d'où vient le père ? » Quand elle perçoit une résistance chez le petit qui dit « je ne sais pas », elle lui répond : « Mais si, tu le sais déjà », et elle ne cède pas sur son désir de poursuivre.

Sabina Spielrein repère un lapsus (on dirait aujourd'hui plutôt une équivoque). Le père de Valli part en voyage et la mère en est très affligée. Pour la consoler, son fils lui dit : « Appelle-moi père, et alors tu ne te languiras plus de lui » (*Nenne mich Vater, dann wirst du dich nicht so nach ihm sehnen*). La mère rectifie car elle pense que son fils s'est mal exprimé. Selon elle, il voulait dire « appelle-moi par le nom de mon père » (*Nenne mich mit der Vaters Namen*). Pour Sabina Spielrein, « dans l'analyse, il faut se garder de corriger arbitrairement les paroles de l'analysé [...] et rechercher plutôt l'origine de l'erreur [ici lapsus] et en trouver sa justification dans les représentations inconscientes de l'enfant ¹¹ ».

Les réponses parfois contradictoires de Valli font dire à Sabina Spielrein que deux théories, tout comme dans les rêves, peuvent coexister chez l'enfant et que « nous ne devons pas rejeter les "fantasmes" enfantins comme absurdes ¹² ». Un des fantasmes de Valli, par exemple, est que les filles font les filles et les garçons font les garçons (donc il est le fils de son père mais pas celui de sa mère).

On notera aussi son audace à demander à l'enfant s'il a déjà vu un mort, lequel lui répond volontiers par l'affirmative. Il est un peu plus réticent quand elle lui demande : « Que devient l'homme quand il meurt ? », mais il répond : « Du sang. »

Le « Je viens du sang de maman » et l'homme qui meurt devenant du sang font dire à Sabina Spielrein qu'il y a une équivalence pour Valli entre le début de la vie et la mort. Les deux se passent dans le sang. Elle trouve la confirmation de cette équivalence « vie = mort » avec l'analyse d'un rêve que Valli lui rapporte : il a rêvé d'un *Hanswurst* (= Jean-saucisse). Là aussi, elle questionne : C'est quoi, un *Hanswurst* ? C'est pour lui une sorte de diable qui jette les gens dans la fosse, il faut donc le mettre en prison, mais

11.  *Ibid.*, p. 159.

12.  *Ibid.*, p. 160.

il est aussi le diable qui sort de la poitrine, de la thémie, tel l'enfant venant au monde. Par cette condensation de deux opposés : vie et mort, Sabina Spielrein pense que l'enfant n'a pas la moindre peur de ses représentations de destruction. Rappelons ici son article sur « La destruction comme cause du devenir » paru aussi la même année, en 1912.

Enfin, elle différencie sa position d'analyste de la position des parents, notamment de la mère de Valli qui croyait que son « fils était totalement asexué » et pensait qu'il disait « des absurdités ». Ainsi, Sabina Spielrein sort l'enfant de son ignorance en lui prêtant un savoir inconscient et elle sort la mère de sa surdité psychique, l'amenant à écouter autrement son fils.

Dans son article « La genèse des mots enfantins Papa et Maman ¹³ » présenté en 1920 au VI^e Congrès international de La Haye, Sabina Spielrein s'appuie – dans une recherche très sérieuse sur l'origine et le développement du langage – sur plus d'une vingtaine d'auteurs, phoniâtres, physiologistes, linguistes, psychiatres, pour frayer son propre chemin. Elle retient, mais pas exclusivement, l'hypothèse de Hermann Gutzmann pour lequel l'acte de téter prépare les premiers mots, ainsi que l'hypothèse de Clara et William Stern pour lesquels les premiers balbutiements, la *lallation* ¹⁴, procurent du plaisir à la respiration, par une certaine détente des muscles – des « krä-hrâ » à 7 semaines, des « erre-erre » à 2 mois ¹⁵.

Dans ce texte, elle va insister sur le fait que le langage verbal n'est pas premier, car il y a des langages auxiliaires (rythme, mélodie, avec les points d'exclamation, les points d'interrogation, les inclinaisons du son). Les mots repousseront ce langage de la musicalité. Elle ajoute que le cri dans ses différences de rythme, de hauteur, d'intonation, etc., est un langage mélodique primitif avant tout destiné à soi-même, une auto-jouissance. Lacan parlera aussi du cri d'appel à la base de la constitution du sujet et de l'Autre, et de ce bout de jouissance à perdre.

Elle donne l'exemple d'un bébé de 8 mois en interaction avec son père. Le bébé dit : p p p p... et son père dit : Papa. Au bout de cinq à dix minutes, le bébé dit Pa-pa-pa. Sabina Spielrein note que le bébé a « provisoirement besoin du mot Papa comme d'un pur nombre de balbutiements

13.  S. Spielrein, « La genèse des mots enfantins Papa et Maman », (1920), dans *Sabina Spielrein, entre Freud et Jung, op. cit.*, p. 327-342. Présenté en 1920 à La Haye et publié en 1922 dans le numéro 8 de la revue *Imago*, p. 345-367 : « Die Entstehung der kindlichen Worte Papa und Mama. ».

14.  Cf. J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 11.

15.  Voir aussi P. Vassaux, « La langue traumatique », *Cahiers du Collège clinique de Paris*, n° 25, *Traumatismes*, 2025.

sans signification verbale particulière », ce qu'elle appelle « le balbutiement sans signification ¹⁶ ». Et que la limitation à un nombre de deux syllabes ne correspond pas à sa phase de développement. Là où Lacan dit jouissance, Sabina Spielrein parle de besoin. Et pour l'émission des premiers mots, elle parlera d'« une intention déterminée », d'« un fait de volonté », on pourrait dire ici, la part du sujet.

Sabina Spielrein observe également sa petite fille (de 2 ans et demi à 3 ans) dans ses « essais de mélodisation d'un discours » où il s'agit moins d'une mélodie que « d'un long étirement de syllabes cherchant un rythme ». Elles chantonnet toutes les deux « comme ça vient » et elle note que, si elle associe selon « la ressemblance du contenu verbal », sa petite fille associe selon « la ressemblance à des contours mélodiques ». Ce n'est pas lié à l'ignorance de l'enfant, qui connaît le contenu des textes de ces chansons populaires. Sabina Spielrein nomme là quelque chose de la *lalangue*. À un âge plus tardif, la petite fille associera selon la ressemblance du contenu verbal.

Sabina Spielrein résume ainsi ce qu'elle appelle le stade autistique : « Les premiers mots [qu'elle nomme aussi “rejeton direct de l'action de téter” ou “noyaux de mots”] procédant de l'acte de téter [...] sont purement et simplement reproduits pour des buts de jouissance, où leur prononciation procure une jouissance directe, parce que s'y manifestent des mouvements qui excitent les sensations pendant la tétée. Ce stade où aucun monde extérieur n'est encore différencié, où le langage est destiné à soi-même, est le stade autistique. » Il se produit une « liaison intime » entre sensation interne et émission de syllabes. Il en va ainsi du mot « mö-mö-mö » (maman).

Ces deux articles (1912 et 1920) de Sabina Spielrein, issus d'observations directes, de son analyse, de sa pratique, et son désir pour la psychanalyse ouvraient la voie sur le langage de l'enfant dans ses prémices. Nous connaissons ce *Lallmonolog* (monologue de balbutiements) ou cette *Lallsprache* (langue balbutiée) plus familièrement avec Lacan comme *lalangue*.

Certes, Sabina Spielrein n'a pas à sa disposition les concepts de grand A et petit a, comme plus tard Rosine Lefort les utilisera pour montrer le surgissement du « Mama » chez la petite Nadia, par exemple ¹⁷. Cependant, il est indéniable que pour Sabina Spielrein l'enfant est un être de langage, un parlêtre dès son plus jeune âge et qu'elle s'adresse à lui de cette façon.

16.  S. Spielrein, « La genèse des mots enfantins Papa et Maman », (1920), art. cit., p. 330.

17.  Cf. P. Vassaux, « Lecture du cas Nadia », *Cahiers du Collège clinique de Paris*, n° 23, *Qu'est-ce qu'une clinique psychanalytique ?*, 2022, p. 48-54.

Si elle reste jungienne pour certains par le souvenir de son attachement à son analyste qui lui a permis (avec Bleuler) de s'ouvrir à la médecine, à la psychiatrie, à la psychanalyse, au savoir, et qu'elle reste davantage freudienne pour d'autres par sa conviction de l'importance du passé infantile et de la sexualité, elle est Spielrein quand elle ouvre le champ du langage et de la psychanalyse avec les enfants. Et il nous incombe d'y revenir.